

# Méthodologie de la recherche

Marie-Laure Gavard-Perret, David Gotteland,  
Christophe Haon, Alain Jolibert

ISBN : 978-2-7440-7241-3

---

## Chapitre 1 - Inscrire son projet de recherche dans un cadre épistémologique

### Complément 1

#### La science moderne (p. 9)

La science qualifiée de moderne est celle qui a succédé à la science de la Renaissance. Dans l'histoire des sciences, une page se tourne à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette science dite moderne trouve ses fondements d'une part dans les travaux de Galilée en astronomie et dans ceux de Descartes en philosophie et en physique et, dans une certaine mesure d'autre part, dans la relecture d'auteurs anciens comme Platon, qui vont inspirer les réflexions et méthodologies de savants et philosophes célèbres au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette période sera particulièrement prolifique en avancées scientifiques de toutes sortes grâce aux travaux et découvertes de Newton, Leibniz, Boyle ou Huygens par exemple. La remise en cause des modes de pensée de la science antique, et notamment de la « scolastique aristotélicienne »<sup>1</sup>, est en œuvre malgré les obstacles et condamnations qui cherchent à la freiner (en particulier de la part des religieux puisque la connaissance du monde était auparavant largement liée au divin et au religieux). La science moderne a pour ambition, par une approche rationnelle, basée selon les époques soit sur une démarche déductive allant du général au particulier, soit sur une démarche inductive partant du particulier pour établir des connaissances générales unifiées, de s'affranchir de la métaphysique traditionnelle. La science moderne est, pendant longtemps, avant tout science naturelle.

---

### Complément 2

#### Karl Raimund Popper, épistémologue de renom (p. 11)

Né en 1902 en Autriche, diplômé en philosophie mais enseignant en mathématiques et physique au début de sa carrière, il se caractérise surtout par son immense curiosité intellectuelle qui le fera, par exemple, hésiter entre une carrière artistique et une carrière scientifique. Engagé politiquement, ayant vécu dans différents pays d'Europe ainsi qu'en Nouvelle-Zélande, il présenta des conférences dans le monde entier.

Il prendra finalement la nationalité britannique et sera anobli par la Reine d'Angleterre en 1965. Popper a obtenu les plus grandes distinctions aux quatre coins du monde : Royal Society, British Academy, Institut de France, London School of Economics, American Political Science Association, Austrian Grand Decoration of Honour in Gold, etc. Il est mort à Londres en 1994.

Bien qu'ayant eu de nombreuses relations avec le fameux Cercle de Vienne dont Carnap et Neurath furent les figures emblématiques, il n'en fit jamais réellement partie. Partageant le même intérêt pour les questions épistémologiques, Popper s'en distingua cependant par sa critique de l'empirisme logique revendiqué par les fondateurs du Cercle de Vienne.

---

<sup>1</sup> Enseignement de la philosophie (en lien étroit avec la théologie car sous le poids des dogmes religieux) sur la base des textes anciens, en particulier d'Aristote, et sur la seule connaissance livresque.

---

## Complément 3

### Les limites d'une conception des sciences de gestion selon le modèle de la mécanique rationnelle (p. 12)

« Les sciences de gestion, nées tardivement, ont cru obtenir une légitimité et une reconnaissance scientifiques en adhérant, souvent sans précaution, à des principes épistémologiques et méthodologiques forgés pour la mécanique rationnelle ou pour une inquiétante "physique sociale" [...] Elles tardent à admettre ce que Bachelard énonçait dès 1934 : "le déterminisme scientifique se prouve sur des phénomènes simplifiés et solidifiés." Encore plus à intégrer les théorèmes d'incomplétude de Gödel et Tarski, la relation d'incertitude d'Heisenberg, la complémentarité des idées contraires de Bohr. Elles auraient évidemment tort de ne pas calculer, mathématiser et donc réduire et disjointre, lorsque les objets et les intentions de recherche s'y prêtent, comme ce peut être le cas pour certaines questions de finance de marché, de gestion de production ou de comportement du consommateur. Elles gagneraient, en revanche, à être à la fois plus prudentes et plus ambitieuses, plus ouvertes et plus créatrices lorsque l'application systématique de ces méthodes détruit l'objet et "a fortiori", le projet de recherche comme cela risque de se passer en stratégie, management, organisation, entrepreneuriat, marketing industriel et de services... Bref, des domaines où la complexité règne et constitue la raison d'être même des disciplines qui s'y consacrent. »

[Martinet (2003), in « Note de lecture à propos de l'ouvrage de E. Morin et Le J.-L. Moigne », L'Intelligence de la Complexité, L'Harmattan, 1999, sur le site : <http://mcxapc.org/cahier.php?a=display&ID=331>]

---

## Complément 4

### Un discours sur la méthode scientifique sera toujours un discours de circonstance (p. 13)

« Un des chimistes contemporains qui a mis en œuvre les méthodes scientifiques les plus minutieuses et les plus systématiques, M. Urbain, n'a pas hésité à nier la pérennité des méthodes les meilleures. Pour lui, il n'y a pas de méthode de recherche qui ne finisse par perdre sa fécondité première. Il arrive toujours une heure où l'on n'a plus intérêt à chercher le nouveau sur les traces de l'ancien, où l'esprit scientifique ne peut progresser qu'en créant des méthodes nouvelles. Les concepts scientifiques eux-mêmes peuvent perdre leur universalité. Comme le dit M. Jean Perrin : "Tout concept finit par perdre son utilité, sa signification même, quand on s'écarte de plus en plus des conditions expérimentales où il a été formulé." Les concepts et les méthodes, tout est fonction du domaine d'expérience ; toute la pensée scientifique doit changer devant une expérience nouvelle ; un discours sur la méthode scientifique sera toujours un discours de circonstance, il ne décrira pas une constitution définitive de l'esprit scientifique. »

[G. Bachelard, Le Nouvel esprit scientifique, 1934/1978, p. 139]

---

## Complément 5

### Éléments fondamentaux du paradigme scientifique des Sciences de la Nature et de la philosophie positive selon Auguste Comte (p. 14)

Pour Auguste Comte, il existe deux sortes de sciences naturelles : celles qui sont « abstraites et générales » et sur lesquelles Comte préconise de centrer son attention et qu'il qualifie de « fondamentales », et les autres, « concrètes, particulières, descriptives » et qui ne sont concernées que par l'application à des êtres particuliers des lois et règles générales élaborées par les sciences fondamentales. Pour illustrer son propos, il prend l'exemple de la différenciation à instaurer entre la physiologie générale d'une part, et la zoologie ou la botanique d'autre part, les secondes n'étant considérées que comme des applications particulières des lois de la vie découvertes par la première.

À partir du degré d'abstraction, de généralité et de simplicité des phénomènes étudiés, Comte établit un classement des sciences, les « fondamentales », les seules auxquelles il convient de s'intéresser : la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie, et enfin la physique sociale.

Sa doctrine positiviste est toute entière basée sur les principes suivants : « *L'esprit humain reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre.* »

[A. Comte, Cours de philosophie positive 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> leçons, disponibles en ligne sur : [http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte\\_auguste/cours\\_philo\\_positive/cours\\_philo\\_pos\\_1\\_2.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte_auguste/cours_philo_positive/cours_philo_pos_1_2.pdf) et dans le cadre de la collection « Les classiques des sciences sociales » sur le site : [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)]

---

## Complément 6

### Herbert Alexander Simon et les Sciences de l'artificiel (p. 16)

La première publication du paradigme des Sciences de l'Artificiel a eu lieu en 1969 dans un ouvrage intitulé *The Sciences of the Artificial*. Celui-ci a rapidement été traduit dans de nombreuses langues. Deux éditions complémentaires de cet ouvrage (1981 et 1996) développent plus avant certains aspects de cette conceptualisation.

Un ouvrage édité à la mémoire de Simon par M. Augier et J.-G. March, qui comprend les contributions de 40 chercheurs éminents parmi lesquels Kenneth Arrow, William Baumol, William Cooper, Gerd Gigerenzer, Daniel Kahneman, David Klahr, Franco Modigliani, Paul Samuelson, et Vernon Smith met bien en perspective diverses contributions majeures de Simon.

Malgré cela, « *la révolution silencieuse d'Herbert Simon* », selon l'heureuse expression du biologiste belge W. Callebaut (2007, p. 76-86), n'a probablement pas encore été appréhendée dans toute son ampleur, notamment en ce qui concerne sa conceptualisation du paradigme des sciences de l'artificiel. Ainsi, par exemple, ni dans l'ouvrage coordonné par Augier et March évoqué ci-dessus, ni dans le dossier constitué par la *Revue Française de Gestion* (1993), « Herbert Simon, L'homme qui pose les bonnes questions », ne trouve-t-on de référence à ce paradigme. Il en va de même dans la riche présentation que Vandangeon-Derumez (2002) offre des contributions d'Herbert Simon aux sciences de gestion. Si celle-ci rappelle que les travaux de Simon (seul ou avec March) constituent une des références principales dans la recherche en sciences de gestion, la seule mention faite aux sciences de l'artificiel apparaît dans les critiques développées par Sfez (1990) de certains travaux de Simon concernant les processus de décision, critiques auxquelles Simon (1986) a d'ailleurs répondu.

[M. Augier, J.-G. March, (2004), *Models of a Man, Essays in Memory of Herbert A. Simon*, Cambridge, MIT Press. W. Callebaut, « *Herbert Simon's Silent Revolution* » *Biological Theory*, 2(1), 2007, p. 76-86.

I. Vandangeon-Derumez, « *Herbert A. Simon – Les limites de la rationalité : contraintes et défis* », in S. Charreire et I. Huault, *Les Grands Auteurs en Management*, Paris, EMS, 2002.

L. Sfez, *Critique de la communication*, Paris, Seuil, 1990.

Simon H.A. (1986), « *Une réponse à L. Sfez* », in A. Demailly, J.-L. Le Moigne (éds.), *Sciences de l'intelligence, sciences de l'artificiel*, Presses universitaires de Lyon, p. 697-698.]

---

## Complément 7

### Le paradigme positiviste (p. 21)

Le positivisme est fortement associé aux travaux d'Auguste Comte, philosophe français du XIX<sup>e</sup> siècle issu de l'École polytechnique et généralement considéré comme étant celui qui a introduit la sociologie. Pourtant le terme avait déjà été utilisé avant par d'autres, et notamment Saint-Simon qui inspira beaucoup l'œuvre de Comte. Le positivisme érige en canons absolus de la science les canons des sciences positives, autrement dit des sciences « exactes ». Ce courant épistémologique érige le réalisme, ainsi que la recherche du vrai par l'étude de faits au moyen de méthodes qui visent à situer le chercheur en position d'extériorité par rapport à l'objet de son étude, de manière à assurer son objectivité et sa neutralité, en pierres angulaires de la démarche scientifique, contestant

ainsi la place des connaissances *a priori* dans le processus scientifique. Compte-tenu des hypothèses fondatrices de ce courant paradigmatique, certaines sciences apparaissent comme « meilleures » que d'autres car plus à même de respecter les règles du positivisme. Une sorte de classement des sciences est ainsi instauré, plaçant les mathématiques en tête comme cela est évoqué dans le complément 5. D'autres auteurs, comme Mill par exemple, s'inscriront dans les pas de Comte et préciseront certains aspects du paradigme positiviste.

---

## Complément 8

### Éléments du célèbre Discours de la Méthode de René Descartes (1637) (p. 22)

Dans la Méthode cartésienne – c'est-à-dire proposée par Descartes – il s'agit d'identifier « *les longues chaînes de raisons toutes simples et faciles qui assurent que chaque effet est produit par quelque cause, que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon, et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre* ».

Rappelons que pour Descartes le but de la science est de se rendre « *maître et possesseur de la nature* ».

---

## Complément 9

### Le fondement épistémologique constructiviste radical des sciences de l'artificiel (p. 26)

Les sciences de l'artificiel, tout comme le paradigme épistémologique constructiviste radical, s'intéressent à la construction d'artefacts façonnés par des humains, plutôt qu'au dévoilement de mécanismes stables, cachés, supposés régir leur fonctionnement.

Pareillement, tout comme le paradigme épistémologique constructiviste radical postule l'importance de l'expérience du réel comme source de connaissance, Simon (1989 : 127) attribue un rôle crucial à l'investigation empirique et à l'expérience dans la construction de connaissances : « *Dans tous les domaines d'investigation humaine (y compris les mathématiques), l'investigation empirique va main dans la main avec la construction et la mise à l'épreuve d'une théorie.* » En précisant dans une note de bas de page « *une "théorie" ne se limite pas à ces choses qui peuvent être démontrées formellement – comme étant distinctes de celles qui se vérifient de manière empirique. Les lecteurs peuvent être surpris que j'inclue les mathématiques – et la philosophie sur ce point – dans mon propos. Mais il suffit de se rappeler les milliers d'heures que des géants comme Euler et Newton ont passé à "jouer" avec des nombres dans leur quête de théorèmes dans les domaines de la théorie des nombres et de l'arithmétique combinatoire pour reconnaître à quel point l'investigation empirique avait joué un rôle important dans le développement des mathématiques.* »

De plus, les investigations empiriques de Simon dans le domaine de l'intelligence artificielle, au cours desquelles il demandait aux participants de verbaliser leurs processus de réflexion et d'action, indiquent qu'il tenait certainement la formation de représentations symboliques de l'expérience humaine pour connaissable (au sens du paradigme constructiviste radical). Les notions de symbole et de représentation sont d'ailleurs centrales dans la conceptualisation des sciences de l'artificiel par Simon : « *Les systèmes de symboles sont pratiquement des artefacts quintessentiels, parce que leur adaptabilité à un environnement est leur seule raison d'être.* » (Simon 1996 : 22, en français dans le texte).

En outre, pour cet auteur, la connaissance s'exprime sous la forme de représentations adaptées à notre expérience et constituent le substrat sur lequel nous raisonnons : « *Toute entreprise de résolution de problème doit commencer par la création d'une représentation du problème, autrement dit d'un espace de problème dans lequel la recherche de la solution pourra s'exercer. Bien sûr pour la plupart des problèmes que nous rencontrons dans nos vies quotidiennes, personnelles ou professionnelles, nous récupérons simplement dans notre mémoire une représentation que nous avons déjà utilisée dans une situation précédente et mémorisée. [...] Il arrive pourtant parfois que nous rencontrons une situation qui ne semble pas pouvoir s'ajuster aux espaces de problèmes que nous avons rencontrés précédemment, même en les étendant et en les transformant. Nous sommes alors confrontés à une tâche de découverte/invention qui peut être aussi considérable que celle de la recherche d'une nouvelle loi naturelle. Si Newton put découvrir la loi de la gravitation, c'est parce qu'il avait précédemment trouvé un nouveau mode de représentation, le calcul différentiel. [...] La plupart du temps, les problèmes de représentation sont de difficulté intermédiaire entre la simple adaptation d'une représentation connue et l'invention d'un nouveau mode de représentation.* » (Simon 1996 : 108).

En conséquence, pour Simon, les représentations que nous construisons de notre expérience d'une situation, de même que les autres artefacts que nous construisons, dépendent à la fois du but visé par cette construction de représentation (autrement dit, de la manière dont nous avons formulé le problème à résoudre) et du contexte spécifique dans lequel s'inscrit cette construction de représentation (en particulier de la disponibilité en mémoire de représentations fonctionnellement adaptées au problème à résoudre). On retrouve ainsi les termes des hypothèses du paradigme constructiviste radical selon lesquelles la construction de représentations est orientée par la finalité de l'action cognitive de construction effective d'une représentation.

De même, soulignant l'importance que des "considérations intrinsèques" ont sur nos processus de représentation de nos perceptions d'expériences présumées "extrinsèques", Simon regrettait que : « *Nous avons l'habitude de nous représenter le scientifique comme observant de façon extrinsèque l'état du monde, et non pas son travail d'observation comme faisant partie de l'état du monde de façon intrinsèque.* » (1977 : 23 note de bas de page n°2). Autrement dit, pour Simon, nos observations du monde expriment notre expérience du monde, plutôt que l'état du monde tel qu'il est éventuellement en lui-même : l'observation ne peut pas être séparée du système observant (Foerster 1981).

Par conséquent, il semble légitime de conclure que les hypothèses du paradigme épistémologique constructiviste radical semblent cohérentes avec la manière dont Simon a conceptualisé les sciences de l'artificiel, même s'il ne l'a jamais exprimé aussi ouvertement. Il a plutôt utilisé l'expression *épistémologie empirique* (Simon 1989) – probablement en référence à l'empirisme radical de William James (1912/1976) – pour décrire son positionnement épistémologique faisant jouer un rôle central à l'investigation empirique.

[H.-A. Simon , « *Epistemology: Formal and empirical* », in W. Sieg (ed), *Acting and reflecting: The Interdisciplinary Turn in Philosophy*, Dordrecht, Kluwer, 1989, p. 127-128.

H.-A. Simon , *The sciences of the artificial*, 3<sup>rd</sup> ed., Cambridge, MIT Press, 1996.

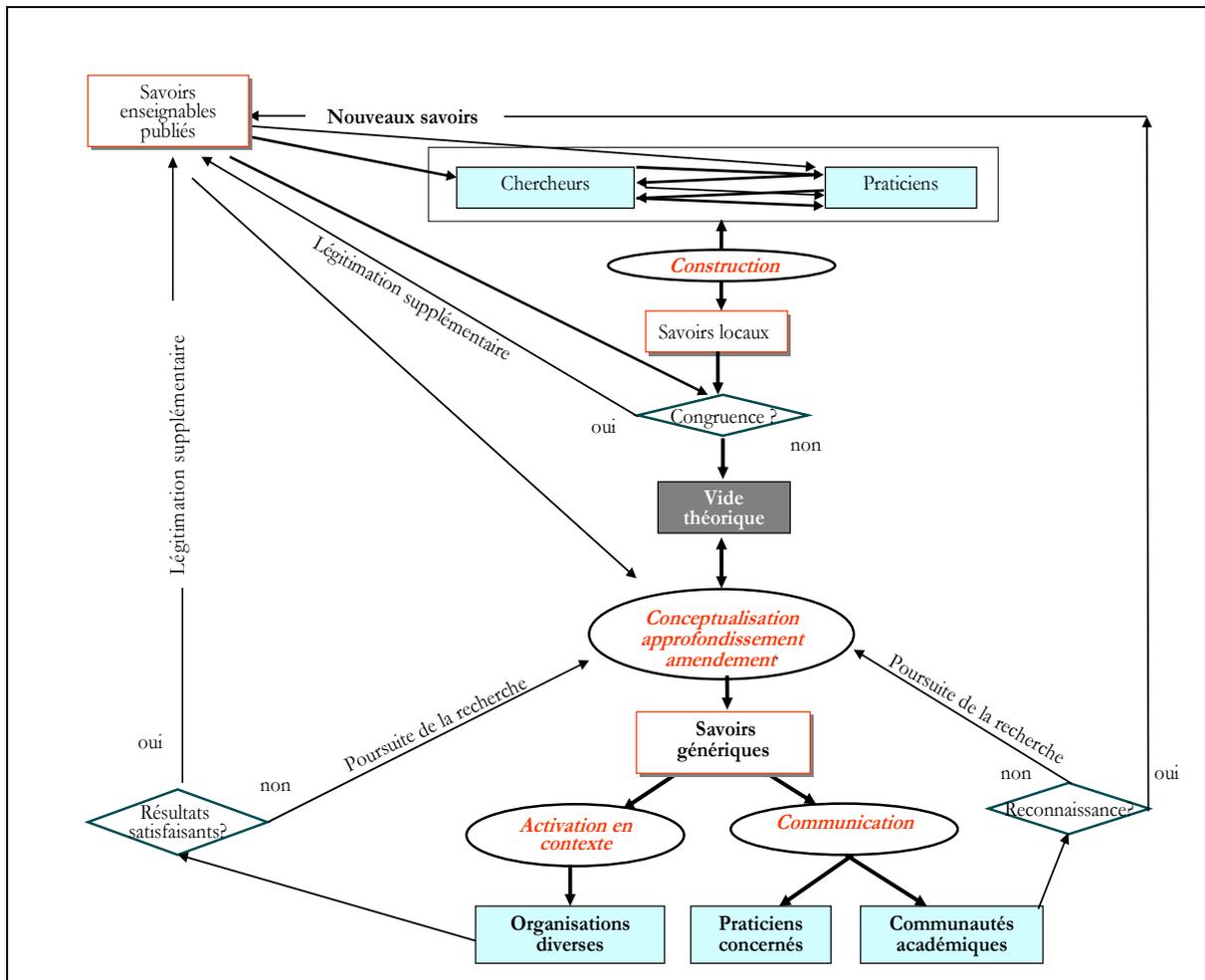
H.-A., *Models of discovery*, Boston, Reidel, 1977.

H. Foerster von, *Observing systems*, Seaside CA, Intersystems, 1981.

H.-A., « *Epistemology: Formal and empirical* », in W. Sieg (ed), *Acting and reflecting: The Interdisciplinary Turn in Philosophy*, Dordrecht, Kluwer, 1989 p. 127-128.]

## Complément 10

### Exemple de cadre méthodologique pour une recherche abductive (p. 32)



**Figure 1** : Représentation schématique d'une démarche abductive pour l'élaboration de savoirs génériques\* tirant parti de l'expérience de praticiens (tirée de Avenier, 2008)

\* Étant données les hypothèses fondatrices des paradigmes épistémologiques constructivistes, la généralisation dans ces paradigmes ne peut pas être conçue comme une généralisation horizontale visant l'élaboration de principes universaux valables dans tout contexte. Elle consiste plutôt en une généralisation verticale, par conceptualisation de propositions et de principes génériques qui transcendent le contenu des savoirs locaux élaborés. Les savoirs génériques s'expriment sous la forme de méta-modèles, d'idéaux-types, de configurations, de grilles d'interprétation, etc. Ils présentent ainsi une particularité importante : leur mise en œuvre – appelée dans la figure 1 activation en contexte – exige une reconstruction de leur sens en fonction des spécificités du contexte particulier dans lequel ils seront mis en œuvre.

La démarche abductive représentée dans la figure 1 s'articule autour de cinq processus interconnectés, à savoir : conception du canevas de la recherche, construction de savoirs locaux, élaboration de savoirs génériques, communication de savoirs génériques, activation de savoirs génériques dans des organisations intéressées à les mettre en œuvre et/ou à l'épreuve.

Dans la figure 1, ces processus sont symbolisés par des ellipses positionnées sur des flèches, à l'exception du processus d'élaboration du canevas de la recherche, qui n'apparaît pas du tout sur la figure pour en favoriser la lisibilité. De fait, dans une représentation antérieure de ce cadre (Avenier, 2007, p. 154), ce processus était représenté par une ellipse englobant tous les autres processus. Le caractère englobant de cette ellipse était destiné à communiquer deux messages : d'une part, que le canevas de la recherche peut continuer à évoluer tout au long de la recherche, et d'autre part qu'un projet de recherche peut être enclenché à partir de n'importe lequel des processus – par exemple par l'activation de savoirs génériques existants, dans le cadre d'une recherche de

type recherche-intervention (David 2000). Comme cette grosse ellipse rendait la compréhension de la figure plus difficile, elle a été supprimée sur ce nouveau schéma.

L'encadré 1.7 (p. 32 de l'ouvrage) illustre un exemple de canevas de recherche pour une recherche abductive.

M.-J. Avenier, « Une démarche méthodologique pour l'enrichissement réciproque entre pratique et théorie », in D. Alis, A. Desreumaux, P. Louart (eds.), *Le partage des connaissances managériales entre chercheurs et praticiens*, Vuibert, Paris, 2008.

M.-J. Avenier, « Repères pour la transformation d'expérience en science avec conscience », in M.-J. Avenier, C. Schmitt (dirs.), *La Construction de Savoirs pour l'Action*, L'Harmattan, 2007, p. 140-170.

A. David, « La recherche-intervention, cadre général pour la recherche en management ? », in A. David, A. Hatchuel, R. Laufer, *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, Paris, Vuibert, 2000 p. 193-213.

---

## Complément 11

### L'inscription du paradigme des Sciences de l'artificiel (Simon, 1969) dans *Le Nouvel esprit scientifique* (Bachelard, 1934)

Ce complément vise à apporter diverses précisions sur la filiation entre le paradigme des *Sciences de l'artificiel* et *Le Nouvel esprit scientifique*.

Simon a beaucoup insisté sur le caractère contingent des phénomènes artificiels qui soulèvent un problème essentiel, celui de montrer comment des propositions empiriques peuvent effectivement être élaborées sur des systèmes qui, dans des circonstances différentes, peuvent être autres que ce qu'ils sont (voir citation exacte dans le point 2.2 du manuel, p. 16). Cette caractéristique des phénomènes organisationnels fait écho à l'idée de Bachelard de faire passer la raison du « pourquoi » au « pourquoi pas ? ». Bachelard écrit ainsi : « *Nous mettrons en évidence une sorte de généralisation polémique qui fait passer la raison du pourquoi au pourquoi pas* » et ajoute : « *Nous montrerons qu'à l'ancienne philosophie du comme si succède, en philosophie scientifique, la philosophie du pourquoi pas.* » (ibid., p. 10-11, surlignés dans l'original)

Par ailleurs, l'intérêt particulier que Simon a porté à la conception d'artefacts évolutifs dans sa conceptualisation des sciences de l'artificiel et au rôle essentiel joué par les buts et les intentions du chercheur dans ces sciences peut être rapproché de l'idée de Bachelard selon laquelle « *la phénoménologie scientifique s'instruit par ce qu'elle construit* » (Bachelard, 1934 p. 17). Il peut aussi être rapproché de l'argumentation que Bachelard développe sur le rôle du projet dans toute connaissance scientifique : « *Au-dessus du sujet, au-delà de l'objet, la science moderne se fonde sur le projet. Dans la pensée scientifique, la méditation de l'objet par le sujet prend toujours la forme du projet.* » (ibid., p. 15)

Bachelard a aussi perçu l'importance de ce que Simon appellera en 1989 « *l'épistémologie empirique* » dans toute recherche, même celles qui paraissent totalement abstraites telles que la recherche mathématique : « *on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il y a dans l'activité mathématique plus qu'une organisation formelle de schèmes, et que toute idée pure est doublée d'une application psychologique, d'un exemple qui fait office de réalité. [...] [Le travail mathématicien] provient toujours d'une extension d'une connaissance prise sur le réel et que dans les mathématiques mêmes, la réalité se manifeste en sa fonction essentielle : faire penser.* » (Simon, 1989, p. 8-9)

\**La phénoménologie selon Husserl prend pour point de départ l'expérience en tant qu'intuition sensible des phénomènes. Bachelard met ainsi en avant l'importance de l'action pratique pour informer l'intuition sensible.*

H.-A. Simon, *The sciences of the artificial*, Cambridge, MIT Press, 1969.

G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934.

H.-A. Simon « *Epistemology: Formal and empirical* », 1989 W. Sieg (ed), *Acting and reflecting: The Interdisciplinary Turn in Philosophy*, Dordrecht, Kluwer, 1989 p. 127-128.